

Samedi soir. Je me promets de réfléchir à la création littéraire et d'en écrire quelques lignes pour la revue de mon ami Fred. J'ai déjà idée du début. Mais une vive douleur me saute à la gorge et contrecarre mes fumeuses intentions. Me bourre de paracétamol codéiné. Effet bref et limité. Me bourre d'anti-inflammatoire. Effet bref et limité. Jamais ressenti une telle douleur. Dimanche matin. Hôpital des Diaconesses. Alors, qu'est-ce qui vous arrive ? Depuis juillet j'attrape une infection par semaine. Déjà quatre fois sous antibiotiques. Douleur impossible à la gorge. Peux plus avaler, presque plus parler. C'est la loi des séries. Ne vous inquiétez pas. Ma voiture est tombée trois fois en panne cette semaine. Il m'examine. Une angine, une simple angine. Ma main à couper que ce sont des streptocoques. Vous êtes sûr ? Pas d'abcès. Pas de phlegmon ? Non monsieur, ni abcès ni phlegmon. Je suis urgentiste, faites-moi confiance. Étonnante façon d'appuyer sur sa qualité d'urgentiste. Me connaît mal ce p'tit con. Je juge les gens à la qualité de leurs conversations moi, à leurs goûts. Pas à leurs qualifications professionnelles. Ni à leurs diplômes à la con.

Ce zéro bedonnant se rassure sur son compte en précisant à tout bout de champ qu'il est urgentiste. Doit souffrir d'un immense complexe d'infériorité. Traîner dans les rayons développement personnel des FNAC à lire les quatrièmes de couverture des livres de Christophe André sur l'estime de soi et les techniques du bonheur. Vous allez prendre cet antibiotique. Il m'informe avec gourmandise que c'est une vieille molécule. Une vieille molécule que plus personne ne prescrit. Façon de se singulariser, de se donner de l'importance. Un médecin moyen vous aurait prescrit de la pénicilline, mais moi, urgentiste de génie, je vous prescris cette molécule mal aimée. Pur réflexe de solidarité. Avec ça vous êtes tranquille, je suis sûr du résultat. Surtout vous arrêtez les anti-inflammatoires. Impossible docteur, vais pas tenir, donnez-moi quelque chose à la place, l'effergalgen codéiné ne me soulage que deux petites heures. Il rajoute sur l'ordonnance des pastilles de merde. Allez, faites-moi confiance. Je lui règle les quarante-et-un euros qu'il me réclame tête baissée — ferait mieux d'acheter les livres de Christophe André plutôt que d'en lire seulement les quatrièmes de couverture —, le remercie, m'arrête dans une pharmacie, rentre chez moi et avale la vieille molécule que plus personne ne prescrit. Nuit d'horreur. Je craque. Prends plusieurs comprimés d'Advil. À neuf heures moins le quart je me précipite chez mon ORL et la supplie avec des gestes (peux plus parler) de me prendre en urgence. Elle me fait asseoir. S'assoit face à moi. Ouvre les jambes. Cale mes genoux au fond de ses cuisses. Avance sa poitrine abondante — si elle croit que j'ai le cœur à reluquer — sous mon nez qu'elle relève d'un coup sec. Glisse une lame métallique dans

ma bouche. Abat ma langue. Examine le fond de ma gorge avec un petit miroir. Manque de vomir. Phlegmon. Elle jette un œil sur l'ordonnance de l'urgentiste. Il a osé vous prescrire une chose pareille. Mais c'est un assassin. M'injecte dans la fesse gauche un gramme de Rocéphine, puis, mi-ricanant, mi-désinvolte, m'avertit que si ça ne marchait pas il faudrait inciser. Surtout pas d'anti-inflammatoires. Jour de colère et de douleur. Prenez votre mal en patience. Facile à dire. Comme si tous les maux pouvaient se prendre en patience. Aimerais bien la voir à ma place. Nouvelle nuit d'horreur. Appel aux urgences ORL Lariboisière. Parviens à faire comprendre que j'ai un phlegmon et que si ça continue je vais m'évanouir de douleur. Faut l'ouvrir. Y'a pas d'autre solution. Passez, c'est une affaire de quelques minutes. Vous verrez, quand le pus jaillira de l'abcès vous éprouverez un immense soulagement. Taxi. Accueil. Les urgences ORL n'ouvrent qu'à huit heures, allez donc aux urgences générales. J'y vais. Attendez l'ouverture des urgences ORL. Ça ouvre dans deux heures, vous passerez en premier et en plus vous aurez des médecins tout frais. J'ai froid, je tremble. M'accroupis devant la porte close. Attente fiévreuse. Me souviens qu'enfant j'appelais mon oncle Edmond «oncle phlegmon». Moins par détestation que par jeu. En tout cas, contrairement à tante Janine qui rigolait quand je l'appelais «tante angine», il ne supportait pas. Cette vieille histoire lui serait-elle restée en travers de la gorge? Se serait-il vengé sur le tard? Mais comment? Non, c'est idiot. Je délire. Ça y est, ils ouvrent. Ils vont m'inciser, me soulager. Laissent-ils couler le pus au fond du corps ou bien l'aspirent-ils avec une aiguille creuse? Inscription. Carte d'identité. Carte vitale.

Par contre il va falloir attendre monsieur, le médecin n'est pas là. Je griffonne sur un papier mais il sera là quand ? Je ne peux pas vous dire. Il est de garde dans un autre hôpital, en plus il y a des grèves dans certains services et dans le RER. Je ne peux absolument pas vous dire. Peut-être avant midi. En tout cas je vous le souhaite. Ç'en est trop pour le fou furieux qui se retient sous ma langue. Hurle, insulte, éructe. À m'éclater le phlegmon. Le pus coule sur les parois de ma gorge. Miracle du verbe. Miracle de la colère. La fille des inscriptions exige des excuses. Vous me tombez dessus, mais j'y peux rien moi, c'est pas ma faute. Non, pas question. Pas d'excuses. Depuis quand exige-t-on des victimes qu'elles s'excusent ? Je sors. Attrape un taxi. M'allonge sous mes couvertures. M'endors. Oncle Edmond se penche au-dessus du poupon Sylvain que lui présente tante Janine. Il se saisit d'une énorme aiguille et la plante dans la gorge du poupon. Réveil en sursaut. En nage. Le téléphone sonne. C'est Fred. Petite piqure de rappel Sylvain. Plus que trois jours pour rendre le texte sur la création littéraire. Oui, oui, ne t'inquiète pas Fred, j'y travaille.

Comme je patiente dans la salle d'attente de l'infirmière qui m'injecte chaque fin d'après-midi un gramme de Rocéphine, je sors mon carnet afin de noter les quelques idées sur la création littéraire qui viennent de me traverser l'esprit. Mais curieusement, c'est cette drôle d'histoire qui se griffonne sur mon carnet, presque à mon insu : Il y a une trentaine d'années j'allais chaque jour vers dix-huit heures dans un petit cabinet d'infirmières pour suivre un traitement par injection suite à une infection que j'avais contractée aux poumons. Un jour, au lieu de pousser la porte du cabinet

d'infirmières, je pénétrai par distraction dans le cabinet mitoyen, celui du docteur Bourricot, vétérinaire. Comme d'habitude ? Oui comme d'habitude me surpris-je à répondre. Pas vraiment étonnant. L'infirmière me posait chaque jour cette même question. Le lendemain je fis intentionnellement la même erreur. Il faut dire qu'au lieu de me frotter un petit bout de fesse avec un morceau de coton, le docteur Bourricot me l'avait léchée entièrement avec sa langue. Je revins chaque après-midi pendant trois semaines. Un matin, je m'aperçus par hasard — à cette époque j'étais trop déprimé pour me laver et me regarder dans un miroir — que mon visage s'était métamorphosé. Je me rendis au cabinet du docteur Bourricot et demandai sur un ton à peine véhément c'est vous qui m'avez fait cette tête de chien ? De quoi vous plaignez-vous ? N'êtes-vous pas venu ici de votre plein gré ? Personne n'est allé vous chercher que je sache ? Oui, c'est vrai, excusez-moi docteur, c'est ma faute. En fait je n'avais pas envie de me plaindre. J'avais envie qu'il me fasse ma dernière piqûre, qu'il me lèche une dernière fois la fesse avec sa langue. Alors, on la fait cette dernière piqûre ? Je vous préviens, c'est une piqûre très spéciale, une piqûre au-delà des us et des coutumes. En guise de réponse je m'allongeai sur le ventre. Au lieu de me lécher la fesse il me lécha longuement ce qu'il me dit être la lettre g de l'anus. La lettre g de l'anus ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire. L'anus n'a pas de lettre g. Neuf semaines plus tard j'entendis bêler dans mes selles un agneau minuscule que j'allai aussitôt montrer au docteur Bourricot. Son cabinet n'existait plus. À sa place se tenait une étrange maison. J'y abandonnai discrètement ma petite créature et sortis comme si de rien n'était.

Comme tu sais ma vie a basculé le samedi 21 novembre lorsque le médecin biologiste du laboratoire où suite à une longue série d'infections j'avais déposé mon (très mauvais) sang m'a appris que je souffrais probablement d'une leucémie aiguë et fait admettre en urgence à l'hôpital Saint-Louis. Diagnostic confirmé par une analyse approfondie de ma moelle osseuse. Ma vie ne tient donc plus qu'à un fil, en l'occurrence quelques durites transparentes qui m'injectent dans la veine cave de multiples poisons censés me sauver une peau à laquelle je ne devais pas tenir tant que ça.

« Entré en aplasie » je suis à la merci du moindre germe. Bactéries ou champignons.

Si le traitement de cheval prévu par le protocole marche bien — pourquoi ça marcherait-il, je ne suis pas un cheval — une greffe de moelle sera tentée.

Ici chacun (femmes de ménage, aides-soignantes, infirmières, externes, internes, chefs de clinique, PH, chef de service) prend bien soin de ne jamais prononcer les mots cancer et leucémie. Si bien que « la maladie » est le nom de ma maladie.

Je suis profondément touché que tu aies accepté de prendre en charge mon recueil de textes, peut-être parviendras-tu à le faire vivre. De quoi me guérir. Voire de quoi me ressusciter si la maladie arrachait le dernier mot...

« Cet écrivain que donc je n'étais pas » serait un bon titre.

C'est drôle mais je m'aperçois que recueil est une anagramme partielle de cercueil.

Si on ne fait pas de la littérature avec de bons sentiments on n'en fait pas non plus avec de mauvais. On en fait avec tous les mots de la terre : par exemple leucémie, chimiothérapie, aplasie, paralysie, folie, agonie.